

Mai 1813, Lützen et Bautzen, victoires sans fruits

Dossier illustrations de la Conférence prononcée par Diégo Mané pour l'Académie Napoléon le 8 Juin 2013 au Musée d'Histoire de Lyon

“Sans cavalerie, les batailles sont sans résultat” (Napoléon).

Le texte complet à été publié sous la forme d'un article relatif dans le n° 5 de la Revue de l'Académie Napoléon...

<http://www.academie-napoleon.com/revue/>

Je le complète ci-dessous de nouveaux commentaires.

1. Napoléon quitte la Grande Armée en traîneau



Le 5 décembre 1812 à Smorgoni, une semaine après le passage victorieux de la Bérézina, Napoléon quitte la Grande Armée. Il pense sincèrement ses débris sauvés et la campagne terminée. Il confie le commandement à Murat et, par -30° , file vers Paris pour y devancer la nouvelle du désastre. A l'officier polonais de son escorte il donne un pistolet chargé avec l'ordre de l'abattre plutôt que de le laisser prendre vivant par les Russes. Mais son étoile brille encore, et malgré la disparition progressive de ses défenseurs, tués par le froid et qui le laissent à la merci de vingt Cosaques, il passera !

Après son départ c'est le chaos absolu. Murat ne saura pas conserver Wilna et ses ressources. Dès lors c'est la course au Niemen. Le symbole revêtu par ce fleuve frontière en même temps que l'épuisement des Russes donnent à penser qu'ils s'y arrêteront aussi. Murat en profite pour quitter l'armée à son tour et regagner ses états napolitains. Il laisse le commandement entre les mains du prince Eugène.

2. Le prince Eugène, Vice-Roi d'Italie (1782-1824)



Eugène n'était pas Napoléon, mais sans doute eut-il pu tenir la ligne du Niemen si nos jusque-là alliés, les 20.000 Prussiens du général Yorck, qui formaient la gauche, n'avaient pactisé avec les Russes à Taurogen le 30 décembre 1812, l'obligeant à reculer...

3. Carte de l'Europe centrale



La Grande Armée, qui n'avait plus de centre, venait de perdre sa gauche. La défense du territoire de nos fidèles alliés polonais reposait alors essentiellement sur les 30.000 hommes du corps auxiliaire autrichien de Schwarzenberg et les 12.000 Saxons du général Reynier, amplement suffisants pour cette tâche. Mais la conduite ambiguë du prince autrichien, qui suivait les ordres secrets de Wien et s'aboucha de même avec les Russes, fit en sorte de laisser ces derniers malmener le corps saxon à Kalisch le 13 février 1813. La Pologne et ses ressources furent perdus, de même que les forces polonaises de Poniatowski que les Autrichiens entraînent avec eux dans leur retraite.

Le recul des Français, démoralisés, affamés, constamment débordés par des multitudes de Cosaques se poursuit donc. La ligne de l'Oder tomba, puis Berlin fut abandonné, libérant le roi de Prusse de ses scrupules à basculer officiellement de l'alliance avec la France dans celle avec la Russie. Ce fut chose faite à Breslau le 15 mars 1813, où il put rencontrer le Tsar Alexandre. Deux jours plus tard la Prusse déclarait la guerre à la France. Le 19, l'impétieuse de Carra-Saint-Cyr laissait tomber Hambourg aux mains du corps volant de Tettenborn, provoquant l'insurrection de toute la région. Dresde également perdue, la Saxe se déclarait neutre, suivant le Danemark qui avait pris la même attitude.

Au résumé, ce que ses ennemis Russes auraient été incapables de lui prendre, ce sont bien ses "alliés" Prussiens et Autrichiens qui l'ont fait perdre à l'Empereur des Français !

4. Le Tsar Alexandre 1er de Russie (1777-1825)



Grand vainqueur de la campagne de Russie, le Tsar Alexandre se considérait investi de la mission de libérer l'Europe de la domination française, et décidé à imposer la chose en prenant Paris. Il avait pour cela besoin de réunir à sa "croisade" suffisamment de forces pour terrasser "l'ogre corse". Son nouvel allié prussien n'y suffisant pas, il fallait convaincre l'Autriche de rallier la coalition, que l'Angleterre ne manquerait pas de financer. Mais l'Autriche n'étant pas prête à tomber le masque il fallait lui gagner le temps d'armer.

5. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III (1770-1840)



Phrases historiques du roi de Prusse le 2 mai 1813 à Lützen :

A 12 h 00, priant à voix haute : "Mon Dieu, faites que ce ne soit pas un Auerstaedt" !
A 14 h 00, exultant lors de la prise de Kaja par Blücher : "Ce n'est pas un Auerstaedt" !
Au soir, maugréant en apprenant la retraite coalisée : "C'est comme à Auerstaedt" !
Et certes il y avait un point commun aux deux batailles, le roi n'y avait rien compris.

6. Le général prussien Blücher (1742-1819)



Le vieil houzard prussien, surnommé “Vorwärts” (en avant) fut chargé par le roi, prévenu contre Yorck, de commander les troupes prussiennes, dont il dirigea personnellement le 1er corps. Malgré sa calamiteuse prestation d’Auerstaedt en 1806, il était un des rares généraux de cette désastreuse campagne à être employé en 1813. Son indomptable énergie en fera un des personnages majeur de la campagne du printemps 1813 et notamment des batailles de Lützen, où il sera blessé en chargeant avec sa cavalerie, et de Bautzen, où sa farouche résistance et sa retraite “active” coûteront cher aux Français.

7. Le général en chef russe Wittgenstein (1742-1819)



Nommé général en chef des Coalisés moins d'une semaine avant la bataille de Lützen, par suite de la mort de Koutousov qui ne l'aurait pas livrée, Wittgenstein devait toute sa notoriété au fait d'avoir surclassé Oudinot en 1812. On s'apercevra vite que ce critère était loin d'être suffisant pour espérer rivaliser avec Napoléon. Sa décision d'attaquer les Français était cependant judicieuse en la circonstance créée, et s'il avait été capable de la traduire en ordres tactiques adaptés, le succès aurait pu couronner son entreprise.

8. Napoléon 1er, Empereur des Français (1769-1821)



Pressé par les événements, l'Empereur des Français viendra prendre la tête de ses troupes plus tôt qu'il ne le souhaitait, le 25 avril 1813. Il avait toutefois dans l'intervalle de son absence réalisé l'exploit de reconstituer de toutes pièces une nouvelle "Grande Armée" de 280.000 hommes, y compris les 58.000 d'Eugène, qu'il allait rallier avec 110.000 hommes, portant son "fer de lance" à 169.000 hommes là où les Coalisés n'en auront que 89.000 sur 178.000. Il jouit donc d'une très nette supériorité numérique.

Elle est cependant en partie trompeuse car ne se matérialisant qu'en infanterie, trois fois plus, mais composée majoritairement de conscrits inexpérimentés, là où les Coalisés ont surtout des vétérans. Malgré une double dotation d'artillerie pour soutenir l'infanterie, l'arme ne représentera jamais plus des 2/3 du nombre de pièces alignées par l'ennemi, ce qui ne l'empêchera pas de les surclasser, eu égard à sa supériorité technique. Le problème résidera surtout dans la faiblesse de la cavalerie, détruite en Russie, et qui peine à se refaire par suite de la pénurie et du manque de formation des chevaux. Egalement détruite et pas reconstituée, l'administration de la guerre (les subsistances) sera défailante. Enfin, même les généraux ne seront pas à la hauteur des circonstances.

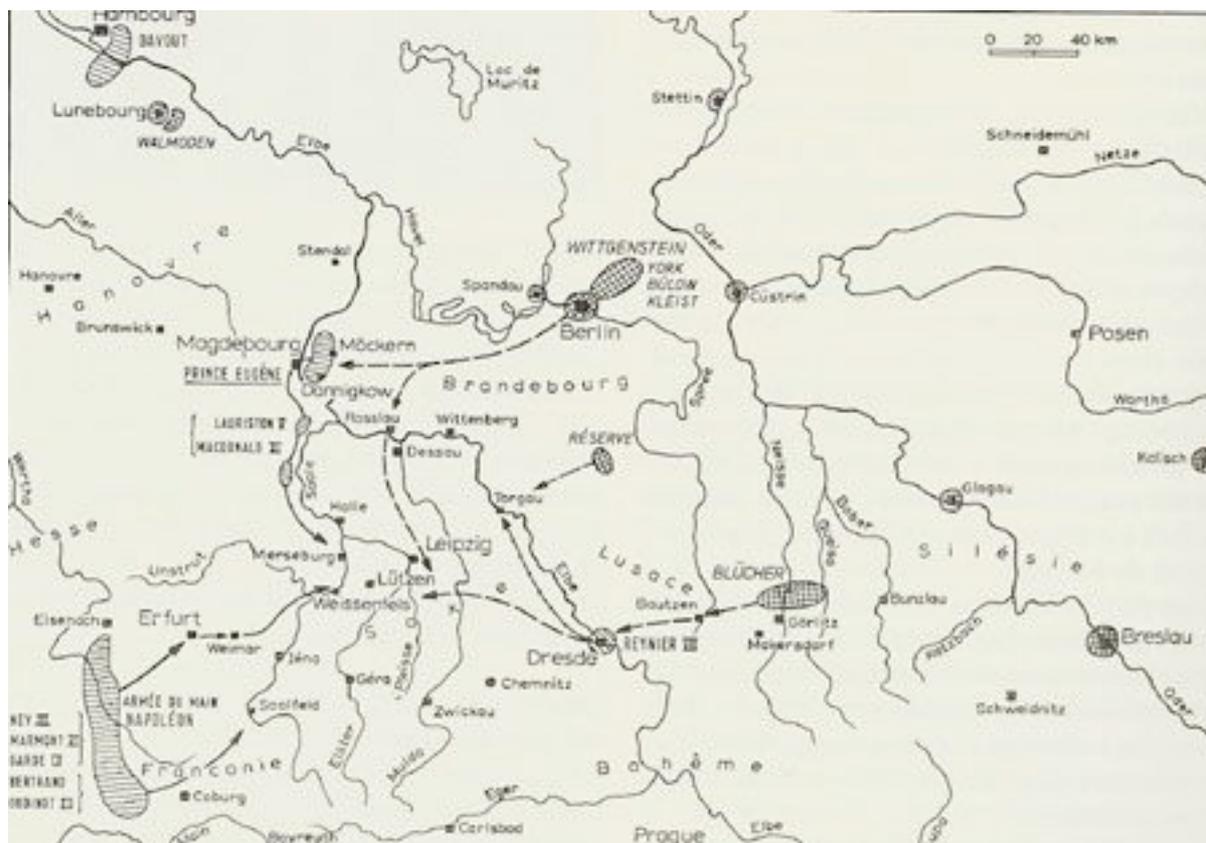
9. Le maréchal d'empire Neÿ (1769-1815)



Le maréchal Neÿ, fait prince de la Moskowa en récompense de son immortelle retraite de Russie en 1812, “à la cote” début 1813 et, comme “les véritable hommes de guerre se font rares” (Napoléon), se trouve investi du plus important commandement de l’armée, celui du IIIe corps, 50.000 hommes à Lützen, où il soutiendra le plus fort du combat, laissant 17.000 de ses soldats sur le carreau, sur les 22.000 perdus en tout.

Ensuite chargé du commandement en chef des corps d’abord dirigés sur Berlin puis rappelés sur Bautzen pour y prendre en flanc la position des Coalisés et provoquer leur défaite, suivant le plan génial de Napoléon, le maréchal ne sut pas ou ne put pas y amener à temps suffisamment de troupes pour provoquer le désastre prusso-russe escompté. Mal secondé par Lauriston qui arriva trop tard, il ne fut pas davantage aidé par Soult qui tarda trois heures à le soutenir. Au résultat, la débauche d’énergie qu’il déploya à la tête de son seul IIIe corps, derechef le plus abîmé de tous avec 10.000 pertes, ne suffit pas à rendre décisive la cependant victoire qui fut remportée grâce à lui.

10. Lützen, la concentration



Cette carte illustre parfaitement la marche de concentration des différentes armées.

On y voit le groupement de Wittgenstein se porter sur Magdebourg, ce qui donnera lieu aux combats de Möckern le 5 avril. Eugène se replie sur la ville, solidement tenue, et, protégé par la Saale, glisse vers Merseburg à la rencontre de l'Empereur. Ce dernier s'est porté sur Weissenfels par Erfurt et le 25 avril la jonction est effective.

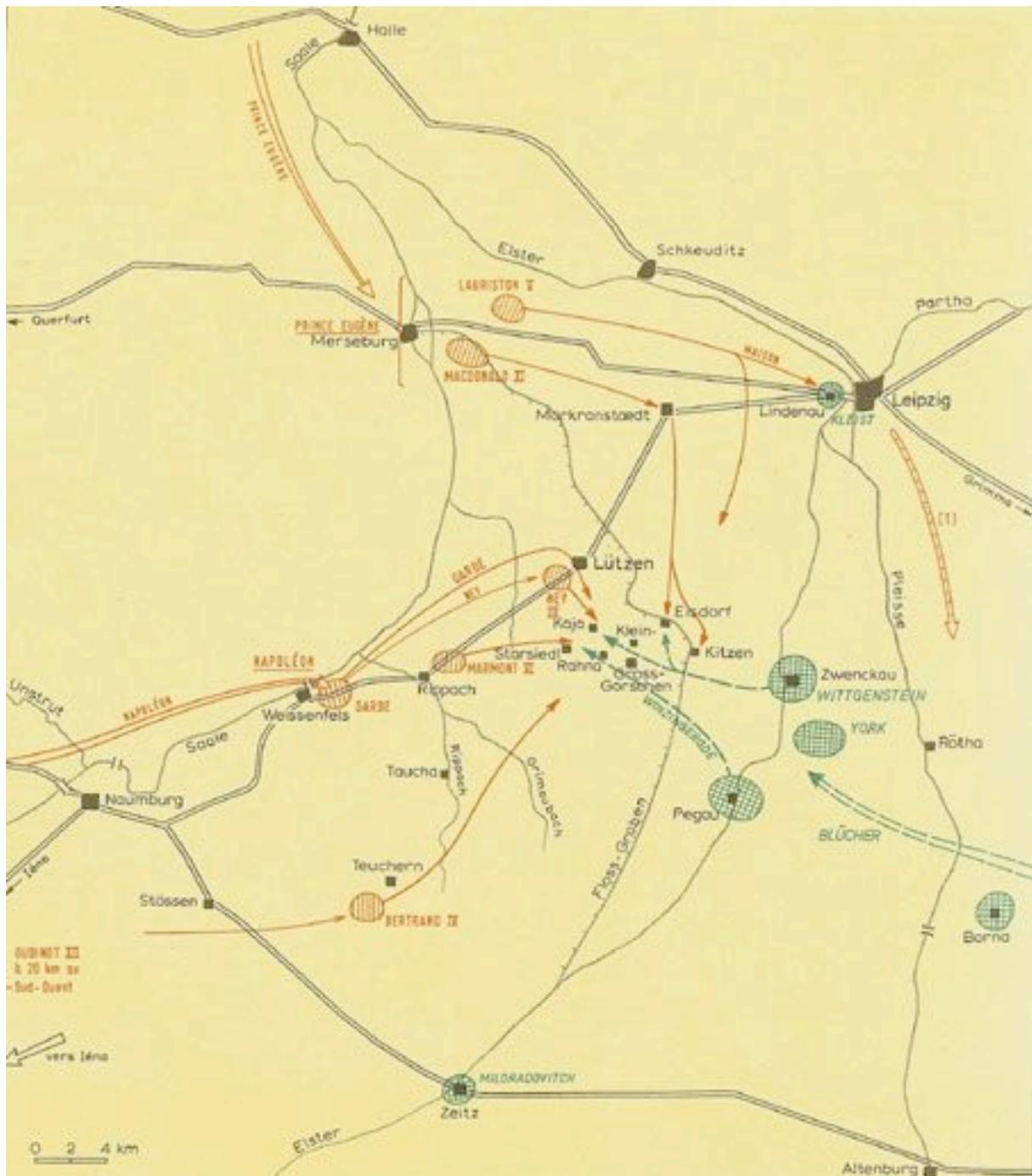
N'ayant pu l'empêcher, les Prusso-Russes piquent au sud afin de rejoindre vers Leipzig le 1er corps Prussien que Blücher amène de Dresde d'où il vient de chasser les débris du VIIe corps de Reynier, réduits à peu de chose par sa difficile retraite de Kalisch. Ces derniers se dérobent en direction de Torgau tandis que Blücher rallie l'armée principale.

Les Ordres de bataille Divisionnaires des armées en présence sont visibles ici :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.OB.Div.FRA.pdf>

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.OB.Div.ALL.pdf>

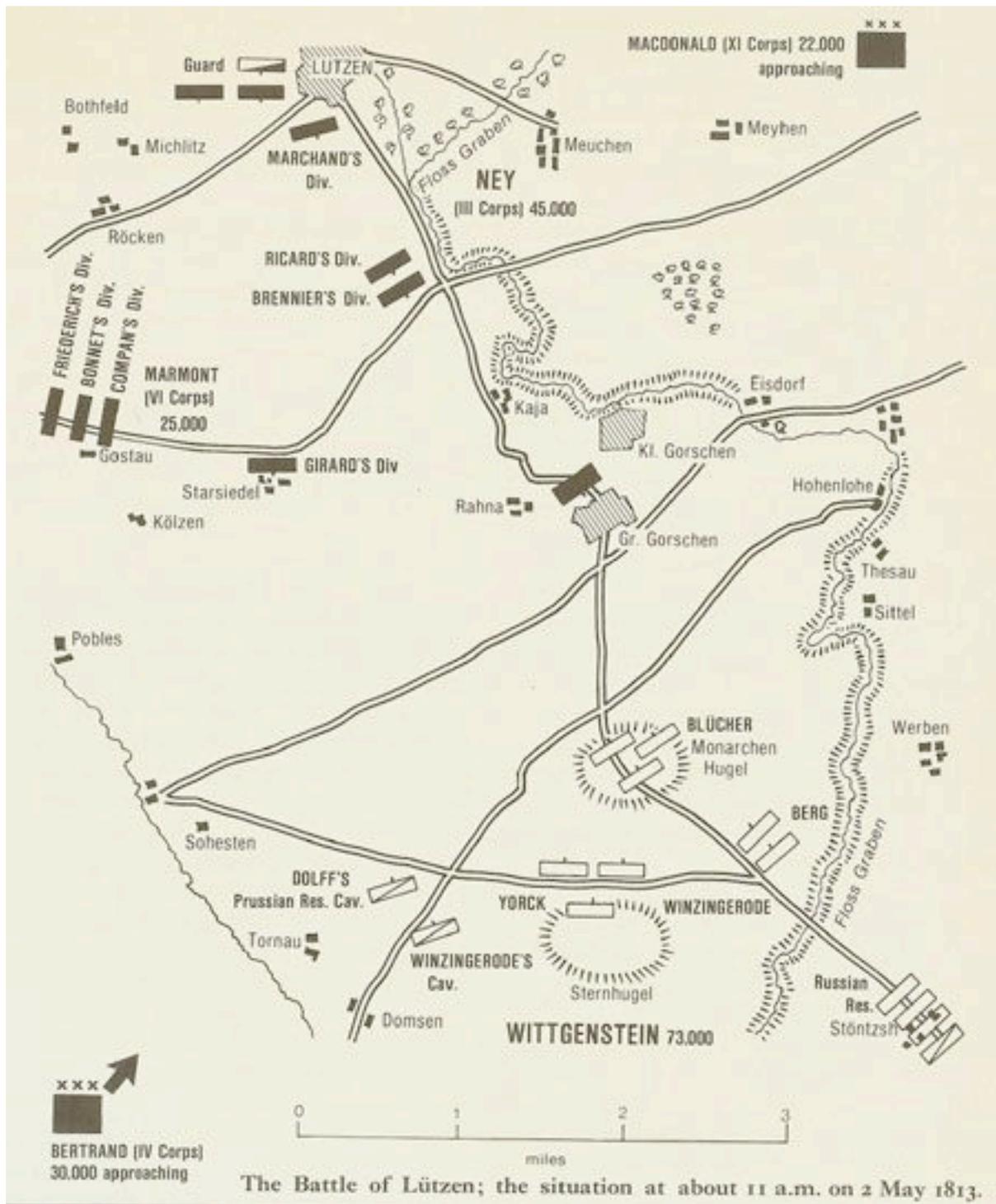
11. La manoeuvre de Lützen



Le premier accrochage victorieux a lieu à Weissenfels le 30 avril, et le 1er mai à Rippach le maréchal Bessières, fidèle entre les fidèles, est tué. Nonobstant, le “piège” se met en place. L’Empereur compte déboucher par Leipzig avec le gros de ses troupes, que les Coalisés attendent plutôt par Zeitz, terrain défavorable à la cavalerie, que par Lützen dont la plaine, croient-ils, ne verra jamais l’Empereur s’y risquer.

C’est pourquoi Wittgenstein veut s’y porter, s’y interposer entre les deux composantes françaises que sa cavalerie fixera et maintiendra séparées, permettant de les accabler l’une après l’autre. Ce faisant, à défaut d’y parvenir il prévendra de 24 heures l’attaque de Napoléon qui l’aurait contraint à lutter à front renversé... et très probablement détruit !

12. Lützen, la situation à 11 h 00



Trompé par les rapports de ses lieutenants, l'Empereur est parti à Lützen, emmenant Ney dont le corps est dispersé malgré les ordres reçus par le maréchal. Personne n'a poussé de reconnaissance sérieuse et les 75.000 Coalisés concentrés derrière le Monarchen Hügel sont restés inaperçus. Plus inexcusable encore, Wittgenstein ignore aussi, malgré son énorme supériorité en cavalerie, la présence de Français en nombre dans les villages de Gross-Gorschen et Starsiedel, clés de la plaine de Lützen, qui sont les objectifs désignés de son offensive, par ailleurs retardée de 6 heures pour laisser passer devant les troupes de Blücher chargées de la mener malgré leur nuit de marche !

13. Infanterie française au combat



Une inutile canonnade coalisée alerte alors tout le camp français, y compris Napoléon. Les divisions Souham à Gross-Gorschen et Girard à Starsiedel, qu'une attaque directe aurait surprises au bivouac et mises hors de cause, livrant d'entrée de jeu les clés de la plaine et de la victoire, ont eu le temps de prendre leurs dispositions de combat et il faut désormais lutter pour les déloger de ces points d'appui. Ce n'est même pas possible à Starsiedel où la cavalerie coalisée, sans infanterie, ne peut chasser celle des Français.

14. Attaque de la brigade prussienne Röder (14 h 00)



Après les trois-quart d'heures inutilement perdus à canonner, Blücher engagera, les unes après les autres, les brigades prussiennes (équivalentes à des divisions françaises) Klux, Ziethen et Röder. Cela fera le jeu des Français qui, dispersés je le rappelle, n'auraient pu résister à un assaut massif. En revanche, ils pourront "nourrir" le combat et disputer la possession des villages en engageant au fur et à mesure de leur arrivée les divisions marchant, paradoxalement, au canon des ennemis !

L'arrivée du maréchal Ney ranime le courage de ses conscrits et coordonne enfin les trois divisions alors engagées (Souham, Girard -venu de Starsiedel où Marmont l'avait relevé- et Brenier), repoussant les deux premières brigades de Blücher. Le Prussien engage alors sa réserve, la brigade Röder, constituée de Grenadiers et de Gardes.

L'illustration de Röchling, très caractéristique de l'artiste et de son époque, montre des Prussiens en déséquilibre avant à l'assaut de Français en déséquilibre arrière, où déjà au sol, ou encore s'enfuyant. Nonobstant, elle rend fort bien l'attaque "irrésistible" de cette unité d'élite. Cette fois est atteint l'objectif d'enlever les quatre villages du quadrilatère formé par Gross-Gorschen, Klein-Gorschen, Rahna et Kaja, ce dernier ouvrant la plaine.

16. Vive l'Empereur !!!



L'arrivée de Napoléon sur un champ de bataille est toujours un moment magique, mais en l'occurrence particulière de Lützen, eu égard à la charge émotionnelle plus grande des masses de jeunes conscrits inexpérimentés livrant pour la plupart leur premier combat, la promesse de victoire accompagnant la vision du Maître des Batailles chevauchant vers le feu souleva un enthousiasme phénoménal vociféré en d'innombrables cris de "Vive l'Empereur" qui durent atteindre jusqu' à l'ennemi par-dessus le bruit du canon !

La division Ricard, la quatrième du corps de Ney, est lancée dans le quadrilatère, soutenue par ce que l'Empereur a pu rallier des trois autres divisions qu'il mène lui-même au combat. Trois des quatre villages sont repris et Ney continue sa lutte d'attrition avec Blücher qui, aussi têtu que lui, n'est pas homme à renoncer tant qu'il reste un soldat.

17. Engagement du corps prussien de Yorck (16 h 00)



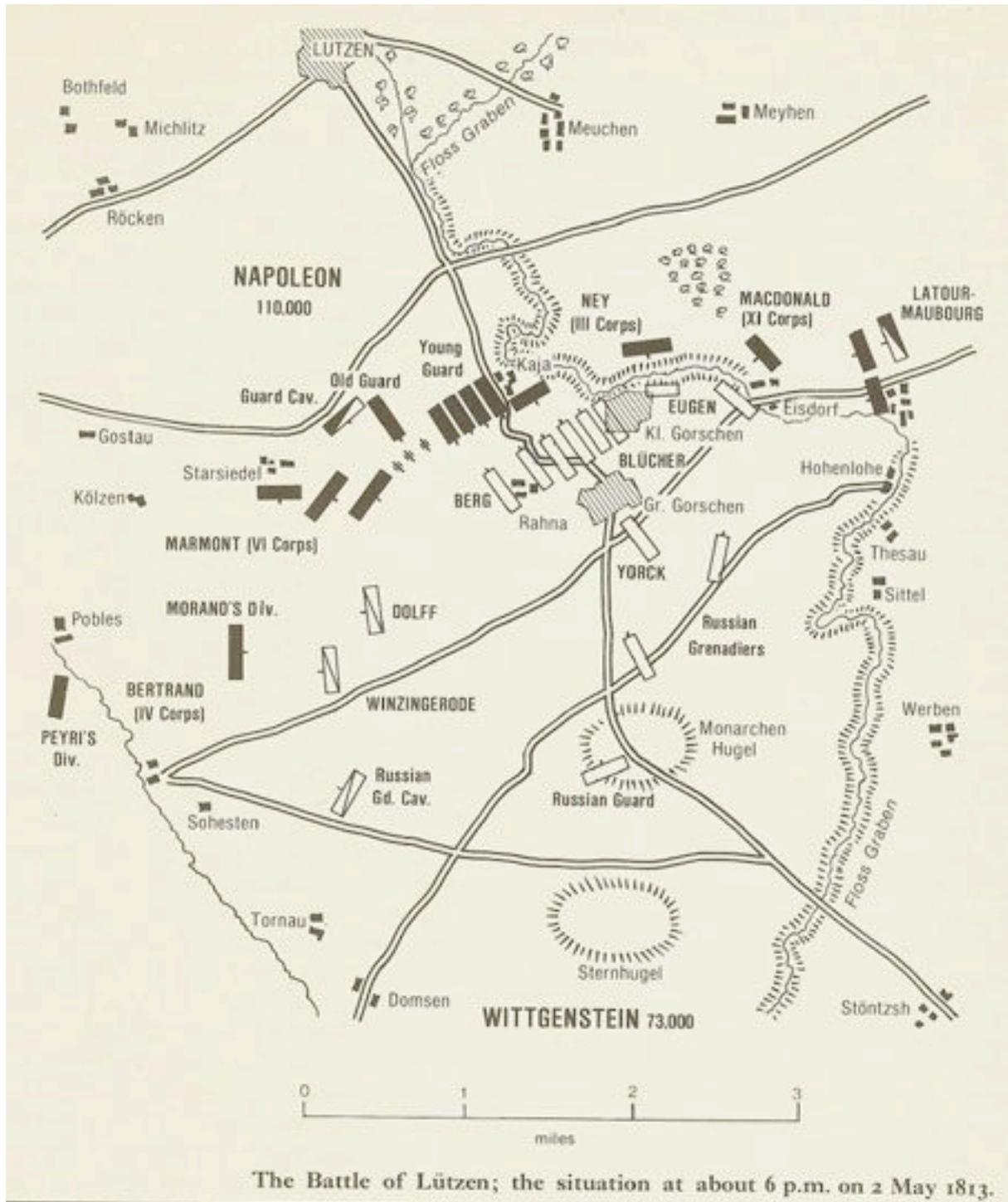
Bien que prévenu de l'approche de forces françaises sur ses deux ailes, Wittgenstein insiste et renforce Blücher par les 9.000 hommes de Yorck qui renouvellent le combat.

Neÿ et Blücher, tous deux anciens hussards, font honneur à leur arme d'origine en chargeant en tête de leurs cavaleries respectives et sont blessés dans la même action. Blücher et son chef d'état-major, Scharnhorst, sont mis hors de combat, mais Neÿ laisse ses cavaliers se rallier et retourne au feu à la tête de ses fantassins, encore, et encore...

Wittgenstein envoie le corps de Berg face à Starsiedel, mais il est désormais trop tard pour enlever ce point, bien plus facile que le quadrilatère, car désormais le VI^e corps de Marmont y tient réunies ses trois divisions d'infanterie, lesquelles ne peuvent toutefois pas en déboucher sans risque devant la nombreuse cavalerie des Prusso-Russes.

Yorck ne suffisant pas à la tâche, à 17 h 00 c'est le corps russe de Wurtemberg qui s'y colle à son tour, et la division Schachafskoï enlève les quatre villages aux débris du corps de Neÿ, tandis que la division Saint-Priest, bientôt renforcée des Grenadiers de Konovnitzin, est disposée pour contrer l'avance tardive de la division Marchand et du corps Macdonald qui arrivent enfin sur la droite coalisée vers 18 h 00 (deux de retard !).

18. Lützen, situation à 18 h 00



L'intervention prudente de la division Morand face aux cavaliers de Winzingerode, force cependant ce dernier à relâcher sa pression sur Marmont qui peut enfin sortir du village de Starsiedel. Bien que tardif, l'engagement de Macdonald et de Marchand donne à réfléchir aux Coalisés tandis que Napoléon positionne la Jeune Garde et l'artillerie de la garde sous Drouot pour donner l'estocade. Les Coalisés se préparent à la retraite...

19. Napoléon à Lützen (18 h 30)



Vers les 18 h 30, l'Empereur engage la Jeune Garde dans le quadrilatère contre les Prusso-Russes qui cèdent rapidement du terrain. Ci-dessus Napoléon et son état-major suivent les bataillons de la division Dumoustier que mène le maréchal Mortier.

Quand la nuit tombe trois des quatre villages ont été repris, mais les débris emmêlés des Coalisés s'accrochent encore désespérément dans Gross-Gorschen tandis que les corps d'ailes, "trop peu trop tard", n'ont obtenu d'autre résultat que de convaincre l'ennemi de la nécessité de battre en retraite avant d'être submergé sous le nombre.

Ce sera chose faite durant la nuit tandis que la cavalerie prussienne tentera un hurra nocturne qui échouera, mais sèmera le chaos. Les trop jeunes fantassins français, encore sous le stress traumatique de la terrible épreuve de la journée, tirent dans le noir sur tout ce qui bouge, y compris là où il n'y a aucun cavalier prussien, et font des victimes parmi leur propre camp. Au résultat additionnel, les troupes resteront toute la nuit sur le qui vive au lieu de récupérer de leurs fatigues, et la poursuite en sera retardée.

22.000 Français sont tombés pour "seulement" 12.000 Prusso-Russes, soulignant la plus grande habileté tactique de leurs vétérans. Ils ont, nonobstant, perdu la bataille, mais leur cavalerie leur permet de retraiter dans de bonnes conditions de sécurité tandis que la poursuite française se doit d'être prudente sous peine d'être "punie" à la première faute, comme on le verra deux fois dans la suite de la campagne.

C'est malgré tout une victoire qui, à défaut d'être décisive, restaure la confiance des troupes et redore le blason de l'Empereur qui prouve une fois de plus à l'Europe étonnée qu'avec un homme tel que lui tout pouvait encore arriver, et que la prochaine bataille pourrait bien être celle qui en finirait pour le compte avec la coalition naissante.

20. La manoeuvre de Bautzen



La poursuite après Lützen mène Napoléon avec le gros des forces sur Dresde dont il s'empare et où il rétablit le roi de Saxe dans sa capitale. Jusque-là neutre ce dernier redevient un allié et ordonne au général saxon Thielmann, qui s'y refusait, d'ouvrir les portes de Torgau et de joindre sa garnison aux troupes françaises de Reynier.

Histoire de donner à réfléchir aux Prussiens Napoléon dirige Ney à la tête des I^{er}, III^e, V^e, VII^e corps et 2^e de cavalerie sur Berlin. Le maréchal est arrivé à Luckau lorsque l'Empereur le rappelle sur Bautzen. En effet, il est entre-temps devenu évident que l'ennemi lui offre la bataille derrière cette ville et il met toutes les chances de son côté.

Les Coalisés, que le corps russe de Barclay de Tolly vient de rejoindre, ont décidé de s'arrêter, faute d'accord pour aller plus loin. Les Russes sont prêts à fuir en Pologne mais pas les Prussiens, préoccupés par le sort de leur capitale. Les Cosaques ayant intercepté un message à Lauriston, Barclay et Yorck sont envoyés à sa rencontre le 19.

Le Russe tombe par hasard à Königswarta sur la division italienne Peyri qui ne se garde pas et la disperse avec sa cavalerie. En revanche Lauriston donne à Weissig contre Yorck et un dur combat dans les bois, que les deux adversaires penseront avoir gagné fera rage jusqu'au soir, nécessitant l'envoi des Grenadiers russes à l'aide du Prussien.

Au résultat, les Coalisés, qui ignorent le rappel de Ney, sont persuadés d'avoir écarté la menace qui pesait sur leur droite. La proximité de la frontière autrichienne les garantit de ne pas être tournés par leur gauche. Et donc ils se préparent en toute quiétude à livrer une bataille défensive derrière les 78 redoutes qu'ils ont construites. Il sera toujours temps, après avoir saigné derechef les Français, de reprendre leur tranquille retraite.

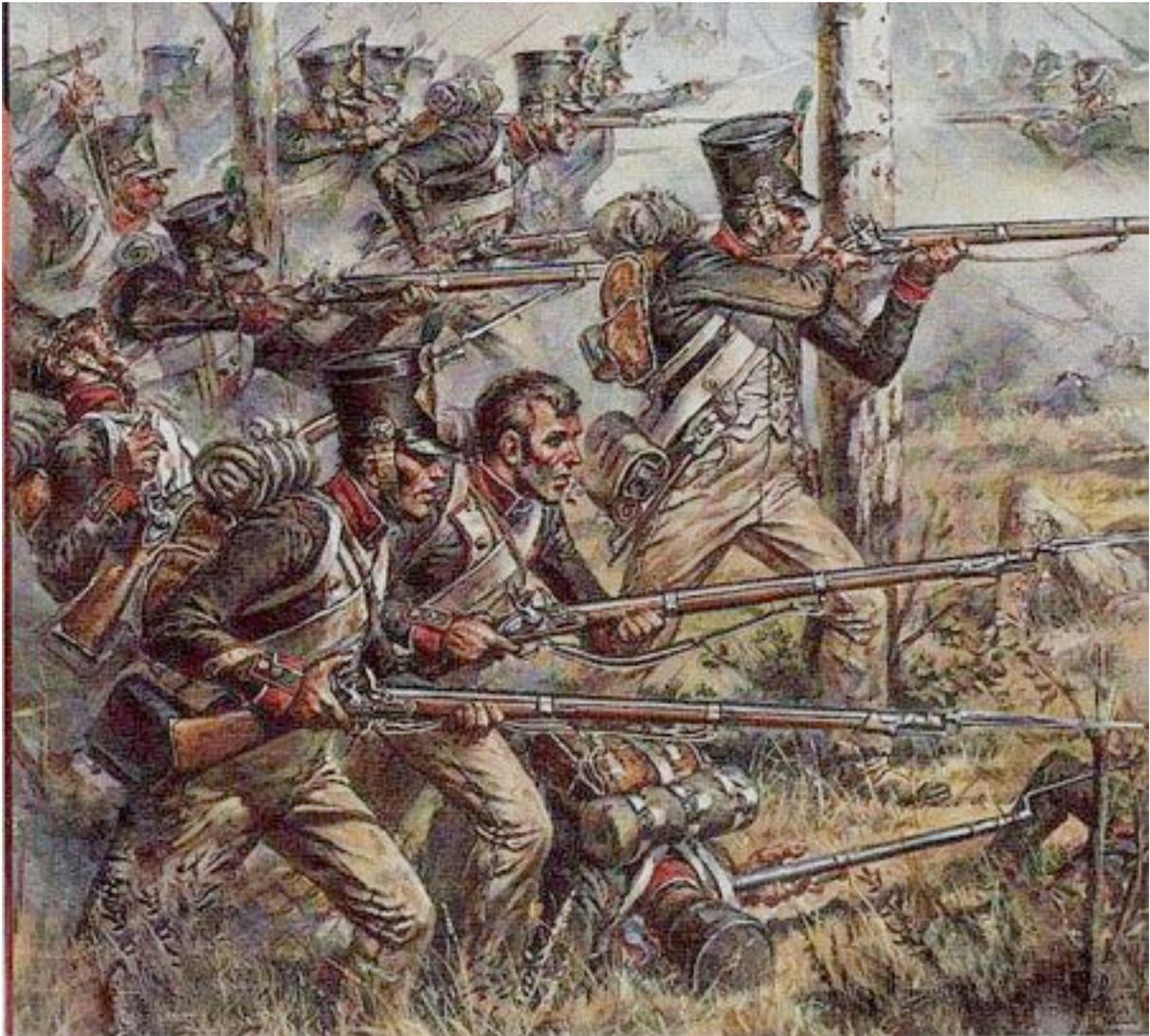
21. Blücher à Bautzen



Je vous ai mis cette illustration, qui représente Blücher à Bautzen quelques jours avant la bataille, essentiellement parce-qu'elle dépeint bien le type d'habitat de l'époque.

Quelques combats auront lieu dans la ville et autour, le 20 mai 1813. Inutilement et maladroitement défendue, elle sera rapidement enlevée par les Français, occasionnant des pertes qui auraient pu être évitées puisque la vraie ligne de défense était située en arrière. Peut-être aussi le but était-il de faire combattre les Français avec l'obstacle de la Sprée à dos, afin de les y pousser une fois leurs attaques brisées sur les redoutes ?

22. Infanterie française dans les bois



Préoccupé pour sa gauche sans que l'on sache pourquoi, le Tsar y fit disposer le plus gros des forces russes dont la Garde Impériale. Comme s'il avait compris les craintes de l'adversaire, Napoléon le fit précisément attaquer sur sa gauche le 21 au matin par Oudinot et Macdonald. Le premier, évoluant dans les bois montagneux qui flanquaient la position, inquiéta vraiment vraiment le Tsar, l'amenant à engager sa garde, tandis que Macdonald, moins heureux, fixait Wurtemberg, moins "facile". Les deux corps, épuisés mais ayant rempli leur rôle de fixation et de diversion, se retirèrent vers midi-13 heures.

L'illustration ci-dessus dépeint fort bien "l'ambiance" d'un combat sous-bois. De tous temps l'infanterie française montra dans ce type de lutte des aptitudes plus grandes que celles de la plupart de ses adversaires continentaux et donc, bien qu'Oudinot n'engagea que ses deux divisions françaises, soit environ 15.000 hommes, ils parurent sans doute plus nombreux au Tsar puisqu'il envoya contre eux plus de 25.000 hommes dont deux régiments d'infanterie de sa Garde, soutenus par la cavalerie légère de ce corps.

A gauche de Macdonald, Marmont s'avança lentement mais méthodiquement, réduisant les redoutes de son secteur une à une, et préparant l'assaut principal de la Jeune Garde et du 1er corps de cavalerie, à intervenir une fois que les effets des attaques de Neÿ et de Soult, que l'Empereur avait programmées pour débiter à 11 h 00, se feraient sentir.

23. Bataille de Bautzen, le 21 mai 1813



Le centre coalisé était défendu par les Prussiens de Blücher et de Yorck. A droite, où l'on n'attendait rien de conséquent, Barclay faisait flanc-garde. Lorsque Neïj lui enleva la position de Gleina à 10 h 00, le Russe s'aperçut rapidement que l'attaque était sérieuse mais le Tsar qu'il avisa, obnubilé par sa gauche, n'en tint aucun compte et Barclay dû se débrouiller seul. En conséquence de quoi il perdit aussi Preititz à 11 h 00, comme prévu par Napoléon dans ses ordres à Neïj. La position de Blücher était menacée de flanc.

Soult devait alors l'attaquer de face mais tarda bien trois heures à le faire, permettant à Blücher de disposer de ses réserves en faveur de Barclay. Kleist reprit Preititz que Neïj s'opiniâtra à lui reprendre, détournant dans ce but Lauriston dont l'arrivée tardive avec la moitié de son monde (toujours "trop peu trop tard") compromettrait la manoeuvre tout entière. Le général devait déborder la position quand le maréchal l'attaquerait. Arrivant après la contre-attaque coalisée qu'il aurait évitée en arrivant à l'heure dite, et n'ayant pas les moyens de pénétrer seul dans les arrières des Prusso-Russes, il ne servit à rien.

24. Les Prussiens à Bautzen



L'ennemi sur lequel cette infanterie prussienne fait feu est composé de cavalerie et donc l'action peut se situer au moment où Ney engagea la sienne sur les hauteurs dominant Klein-Bautzen vers lesquelles il fit serrer presque tout son IIIe corps d'armée ainsi que deux divisions du Ve (Lagrange et Puthod) et même les deux du VIIe au soir.

Les Prussiens, n'étant pas cernés, parvinrent à se retirer à propos du "piège" tendu par l'Empereur des Français. Kleist, libéré par le changement de direction du maréchal Ney, attiré par le feu de Blücher, avait pu s'établir vers Wurschen dans la position qui permit de protéger efficacement la retraite des autres unités, position qui était précisément l'un des objectifs intermédiaires de la progression idéale du Ve corps d'armée de Lauriston.

25. Les Wurtembergeois à Bautzen



Bien que tardive, mais ce n'était pas de leur faute, l'attaque des Wurtembergeois du général Franquemont à Bautzen fut brillante. Repoussés une première fois ils revinrent à l'assaut et emportèrent les positions de Blücher. Ce dernier revint à la charge à son tour mais ne parvint pas à reprendre "les Thermopyles de l'Allemagne", comme il les appelait et, par ailleurs menacé par Neÿ, dut battre en retraite, absolument furieux !

Les 4.000 fantassins wurtembergeois de cette petite division laissèrent 1.431 des leurs sur le carreau, soit 36 % de l'effectif. C'est d'autant plus à souligner que ce fut le seul contingent "allié" à fournir un tel effort à la bataille. En effet, Oudinot n'employa pas ses Bavaois, en lesquels il n'avait pas confiance, et Neÿ renvoya en arrière ses Allemands (Hessois et Badois) car "ils ne valent rien contre des Russes". Quant'aux Italiens du IVe corps, encore traumatisés par leur aventure du 19, ils furent tenus en réserve en arrière.

Les pertes à la bataille furent de l'ordre de 15.000 hommes chez les Coalisés (qui n'en reconnaissent que 6.000 !) et disons de 20.000 hommes chez les Français, dont les chiffres évoluent de 18.454 hommes à 24.259 hommes selon les sources et la manière de compter.

Par exemple pour le IIIe corps d'armée de Neÿ j'ai trouvé un état détaillé cumulant à 7.150 pertes dont 746 tués, alors que le Journal de ce même corps indique 10.339 pertes dont 4.362 tués, ce dernier chiffre paraissant bien trop élevé. En tous les cas la différence entre ces deux sources montre bien la difficulté à établir les chiffres exacts !

26. Le maréchal Neÿ devant ses troupes



Le maréchal Neÿ jouissait d'un charisme exceptionnel, uniquement surpassé par celui de l'Empereur en personne. On le voit ici passer en revue son infanterie, suivi par son état-major en tête duquel figure un général, à Bautzen le célèbre Jomini qui, dit-on, ou plutôt dira-t-il plus tard dans ses écrits, aurait conseillé au maréchal, dont il était "la tête", d'oublier Preititz et d'attaquer en direction de Weissenberg, selon l'ordre impérial initial.

Quoiqu'il en soit le maréchal ne le fit pas, s'écartant au contraire vers la position de Blücher dont le feu l'attirait -et si le Prussien le fit exprès, chapeau l'artiste !- tandis qu'il s'en extirpait par un autre côté, défilant sous Purschwitz que la petite division Ricard, perdant 1.405 hommes sur 3.900 en une demi-heure, ne put dépasser en tentant de le ralentir tandis que le reste des troupes du maréchal Neÿ le poussait en queue.

A la décharge du maréchal qui fut en rapport accablé par la plupart des auteurs, il faut souligner que l'exceptionnelle inertie de Lauriston, peut-être involontaire (et relevant alors de l'incompétence) bien que j'aie lu le contraire, et de Soult, plus probablement volontaire, celle-là (Neÿ lui ayant joué la même partition en Espagne) l'ont laissé comme abandonné, avec son flanc gauche longtemps découvert, au moment de s'enfoncer seul comme un coin dans la "forteresse" coalisée.

Ajoutons qu'à l'exception de Soult, justement, aucun des chefs disponibles n'avait le "calibre" requis pour mener à bien une telle mission hors de la vue de l'Empereur. Or ce dernier, sans que l'on sache pourquoi, n'utilisa pas le maréchal Soult. Il ne restait dès lors que Neÿ à essayer dans ce rôle de "général d'armée" pour lequel "le brave des braves", plus enclin à charger à la tête d'un escadron qu'à planifier les mouvements de plusieurs corps, ne disposait pas des talents nécessaires... Du moins put-on lui faire confiance sur le plan de l'énergie, dont beaucoup manquèrent singulièrement ce jour-là !

27. Les Polonais à Reichenbach le 22 mai 1813



Voyant pour la deuxième fois les Prusso-Russes lui échapper, l'Empereur, qui sait désormais la campagne gagnée, peut se permettre d'engager sa cavalerie, d'abord pour montrer à l'ennemi et à l'Europe que désormais il en a aussi -et le moral des Coalisés en sera effectivement affecté-, et ensuite pour essayer d'obtenir, grâce à une poursuite vigoureuse, une partie des fruits que sa victoire ne lui a pas donnés.

Le 1er corps de cavalerie, détachements déduits, ne lui fournissait guère que 4.000 cavaliers disponibles, dont seuls ceux des Saxons et des Italiens présentaient l'aspect d'unités normales, les autres étant encore au stade embryonnaire et montés sur de mauvais chevaux au dressage rudimentaire. Il ne pouvait donc réellement compter que sur la cavalerie de la Garde. "Faites une omelette de ma garde, mais donnez le temps à mon infanterie d'arriver", ordonne l'Empereur au général Walther qui, ménager de ses hommes, n'était pas l'homme de la situation.

Il n'engagea donc réellement, sous Lefebvre-Desnoëttes, qu'une moitié de ses 4.000 hommes, dont les 1.500 lanciers, rouges, bleus et verts, sous le général Colbert, qui restèrent longtemps seuls en présence de l'arrière-garde ad'hoc des Russes. Le prince Eugène de Wurtemberg qui la commandait disposait des trois armes contre la seule cavalerie des "Français" (en fait que des étrangers) et reçut pendant le combat l'appoint de 9.000 cavaliers russes qui marchèrent à son canon.

C'est dans ce contexte défavorable que les magnifiques lanciers polonais de la garde tirèrent superbement leur épingle du jeu, battant les uns après les autres tous les adversaires qui se présentèrent. Ils ne purent toutefois empêcher la retraite ennemie.

28. Les Mamelucks à Reichenbach le 22 mai 1813



Cette illustration pour rappeler l'existence de cette unité fameuse, à l'occasion d'une péripétie révélatrice du sentiment de terreur inspiré à l'ennemi qui la reconnaissait.

A Reichenbach le 22 mai 1813, l'escadron de Mamelucks présent à la bataille arrivait enfin, précédant les Chasseurs à Cheval de la Garde, tardivement et comme à regret envoyés par Walther au secours de Lefebvre-Desnoëttes.

Ces deux-cents braves, impatients d'en découdre, avisent une division de cuirassiers russes que l'ennemi vient de montrer, histoire d'en imposer par sa seule présence, et se jettent incontinent sur l'aile droite du premier régiment, qui n'en croit pas ses yeux, puis les frotte, reconnaît "les coupeurs de têtes" d'Austerlitz, et se débande, entraînant en dominos les escadrons voisins. Le premier régiment emportant de même le deuxième qui le suivait, et pareillement cette première brigade emmenant la seconde...

Incroyable, mais vrai ! Deux mille cavaliers lourds ont fuit deux cents cavaliers légers !

Un article complet sur le thème de Reichenbach est visible ici :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.Reichenbach.pdf>

29. La mort de Duroc



Au soir du combat de Reichenbach, l'Empereur en personne active la poursuite des Russes. Son trop nombreux et brillant état-major attire l'attention des artilleurs russes qui délivrent dessus leur tout dernier boulet de la journée.

Ledit boulet passe au-dessus de l'Empereur, manque de peu le maréchal Mortier, tue raide le général du génie Kirgener et vient blesser mortellement le général Duroc, Duc de Frioul et Grand Maréchal du palais de l'Empereur...

Trois semaines après Bessières, c'est encore un des fidèles de Napoléon qui tombe...

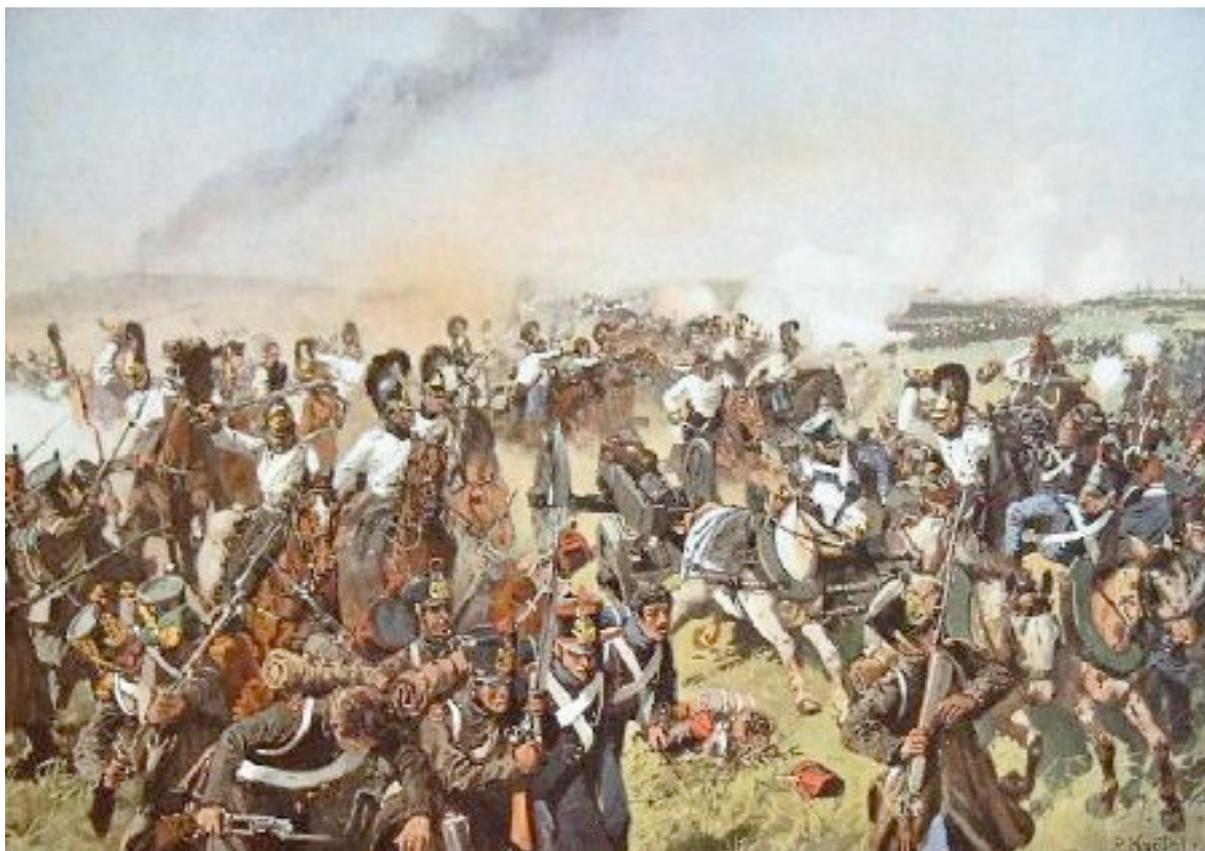
Ajoutons l'échec de ses très belles manoeuvres de Lützen et Bautzen et les affaires de Königswarta et de Haynau (voir ci-après) qui soulignent que pour la première fois ses généraux sont inférieurs à leurs adversaires et en outre, sur la fin de cette pourtant courte campagne, n'en veulent plus... et sa trop jeune armée qui fond à vue d'oeil en semant ses morts de faim et de fatigue le long des routes... et sa cavalerie qui ne se refait pas...

Nul doute que cette accumulation de "contrariétés" n'ait joué son rôle et fini par atteindre le moral de l'Empereur. Peut-être l'explication de son acceptation de l'armistice à venir ?

Un petit article développant ce sujet est visible ici :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.Duroc.pdf>

30. L'embuscade de Haynau le 26 mai 1813



Les Cuirassiers de Silésie taillent en pièces le 153e de Ligne et l'artillerie divisionnaire.

Le 26 mai 1813 à Haynau, par suite du mauvais placements des divisions du Ve corps d'armée, la division Maison, insuffisamment flanquée et qui se gardait mal, fut surprise au bivouac qu'elle installait dans l'embuscade géante que Blücher lui avait préparée.

Les 151e et 153e de Ligne et toute l'artillerie divisionnaire furent sabrés d'importance par la réserve de cavalerie prussienne de von Dolffs, qui trouva la mort dans l'action.

L'une des conséquences de cette "surprise", qui coûta plus de 1.400 pertes, fut qu'ensuite les troupes ne se déplaceront guère plus qu'en carré, ce qui fatigue davantage et va moins vite, permettant à l'ennemi une retraite encore plus tranquille...

Un article relatif circonstancié sur le combat de Haynau est visible ici :

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1813.Haynau.pdf>

Nonobstant, il allait "sortir de la carte". A la demande des Prussiens mécontents de lui, Wittgenstein est remercié et remplacé par Barclay de Tolly, qui hérite d'une armée en perdition, pelotonnée à Schweidnitz. Si elle y accepte le combat elle sera détruite ou rejetée dans les états autrichiens tout proches. Les Russes peuvent encore se dérober vers la Pologne, mais les Prussiens renaclent toujours à abandonner leur territoire à Napoléon... La quadrature du cercle ! Barclay conseille aux souverains de négocier un armistice... qu'à la surprise générale Napoléon, qui n'a plus qu'à persévérer une ou deux semaines pour vaincre sans appel, accepte. Il est signé à Pleisswitz le 4 juin 1813.

31. Napoléon et Metternich pendant l'entrevue de Dresde



Pendant l'armistice de Pleisswitz, qui sera prolongé jusqu'au 10 août, Napoléon eut une entrevue de huit heures à Dresde avec Metternich, représentant l'Autriche qui feignait d'offrir sa médiation. L'Empereur tenta "le coup du chapeau", jeté à terre avec violence pour impressionner son interlocuteur... qui en avait vu d'autres et ne le ramassa pas.

A la question de Napoléon : "Ah ! Metternich, combien l'Angleterre vous a-t-elle donné pour me faire la guerre ?", le diplomate autrichien avait blêmi, mais pas répondu...

J'ai trouvé la réponse : 1.000.000 de £ pour mettre en ligne pendant un an 350.000 soldats contre la France et s'engager à ne pas signer de paix séparée !

Quand on sait que la Suède reçut la même somme de 1.000.000 de £ pour seulement 25.000 hommes on peut se dire qu'en comparaison le "kaiserlick" ne revenait pas cher, et que Bernadotte négociait mieux que Metternich... ou avait moins envie d'y aller !

Quoiqu'il en soit, cet armistice de Pleisswitz fut une véritable calamité pour la France.

Avec l'entrée en guerre, prévisible, de l'Autriche aux côtés des Coalisés, l'Empereur y perdit le seul avantage qu'il avait eu, la supériorité numérique. Pire, avec l'extension des zones de combat et l'obligation de déléguer des commandements importants à ses lieutenants, son ascendant personnel sur les troupes se trouva décisivement diminué.

Bref, s'il est difficile de trancher entre la Guerre d'Espagne et la Campagne de Russie pour le classement des deux plus lourdes erreurs de Napoléon, il n'existe aucun doute sur la troisième, c'est incontestablement l'armistice de Pleisswitz.

32. Napoléon à cheval, tel qu'on allait encore le voir sur les champs de bataille



Lützen et Bautzen sont l'exact milieu des 26 batailles rangées livrées par l'Empereur !